

LE CAPRICE.

Le Caprice est un papillon
Qui d'une légèreté passe
C'est comme un feu d'artifice
Comme un sylphe, comme un rayon :

Il est plus léger qu'une plume ;
Il s'élève si vite et si haut
Jamais il ne se laisse après lui
Ni de regret, ni d'amertume.

Bien loin de causer des douleurs,
Il fait goûter mille délices
Et respire au bord des cailloux
Le parfum sans flétrir les fleurs :

Toutjours un baiser le commence,
Un baiser toujours le finit.
Le cher Caprice, oiseaux béni,
N'a qu'un couplet à sa romance :

Venu le soir, il part au jour,
Aussi vite que les étincelles
Le Caprice a toujours des ailes ;
Mais lorsqu'il les perd, c'est l'Amour !

**Mondantes.**

Mme John G. Devereux donnera
une réception mardi, le vingt-
quatre mars, en l'honneur de Mme
Joseph T. Devereux.

Les fiançailles de Mlle Ida Mar-
quez avec M. Fernand F. Teissier
sont annoncées. Le mariage aura
lieu au commencement de juin.

Une partie de bridge aura lieu
chez Mme Léon Burtin vendredi
prochain.

Equipe soignée du Cercle Musical
dimanche dernier, chez le Comte de
France et Mme Véra Dejeu, où
se trouvaient une nombreuse et
très élégante assistance. Le pro-
gramme était ainsi composé : "Le
Repentir" Gounod, Mlle Rita Bou-
joulé ; "Si vous ne m'aimez
plus" Goublier, M. William Court-
et ; La chanson de l'oiseleur, Léo-
Denès, Mlle Marie-Hélène Dejeu ;
"Il ne revient plus" Tito Mattet,
Mme Dupuy Lee Harrison ; "Polu-
naise" (piano) Chopin, Mlle Del-
phine Plesner ; "La Vie de Bohème"
Léoncaavallo, Mlle Camille Gil-
bert ; "Aimer c'est forger sa peine"
Barbrouli, Mlle Julia Wogan ;
"Les Etolles", Luigin, Mme F.
Leathers ; "All for you", Hard-
jol, M. Alfred Miester ; "Hamlet",
(la folie), A. Thomas, Mme D. Wil-
liams ; Mme Dejeu, dont la jolie
voix est servie par une virtuosité
remarquable, s'est surpassée dans
"Si vous l'avez compris" de Den-
za, et d'autres mélodies. Après le
concert des rafraîchissements ont
été pris dans une salle à man-
ger, autour d'une table dè-
licieusement fleurie de roses
roses et de fougères. Parmi les in-
vités que Mme Dejeu recevait as-
sistée de Mlle Camille Gilbert et de
Mlle Eugénie Soria se trouvaient le
Dr et Mme Sidney Deloup, Mmes
S. Gilbert, Feodor Camoens, A. B.
Faras, Bernard Zeeman, C. Bou-
doulé, M. Rogers, John Wogan,
T. Camors, B. Rouen, George Sarat,
Edgar Boulogny, E. Crucel, John
Plauché, M. Arnault, Numa La-
cote, Mlle Louise Gilbert, Emma
et Mathilde Théard, Carotta et
Gusave Bonaccase, Emma et Jeanne
Dupré, Louise Maluché, Aline
Rouen, Belzire Mott, Aline Ve-
dré, Béatrice Noret, Alice Pitot,
Eveline Pitot, Eugénie Soria, le juge
Théard, M. F. Borgeméster,
George Michel, Lucien Soniat,
Léonce Boreczek, Charles T.
Sonal, Alfred Maloché, Charles
Reze, Jack Yuille, W. Beer, H.
Lange, G. Hymel, Louis Couron,
Alfred Théard.

Mme H. V. Beer donnera une par-
tie de "bridge" vendredi.

Mardi soir, le Lieut. Ramano Alvi-
gai, le Lieut. Giacomo de Negri, le
Lieut. Luigi Ravenna et l'enseigne
Marcello Ariotta, du croiseur Ita-
lien Etruria, déjeunant au Country
Club un dîner auquel les invités
comprenaient Mlle Willoughby, Lon-
Gore, Catherine Shaw et M. et Mme
T. J. Woodward, Jr.

Mme W. Flower et Mlle Marion
Flower partiront demain pour Co-
vington, La., où elles vont passer
quelques jours.

Mlle Adèle Penrose et Mlle Joël
Harris sont de retour d'un séjour à
Patterson, La.

Mme Fernand Gelpi a réuni quel-
ques personnes à un lunch char-
mant suivi de bridge qu'elle offrait
à Mme Emile Bayle, au Country
Club, mercredi après-midi. Les dé-
corations de la table étaient com-
posées de pois de senteur roses.

Mlle Adèle Ford passe quelques
jours à Waveland chez M. et Mme
W. C. Dufour.

Mlle L. J. Fugus est de retour de
Houston, où elle était l'hôte de sa
sœur, Mme A. Pollard.

Une partie de bridge suivie d'un
lunch de vase a eu lieu chez M. et
Mme James Legendre mercredi
soir en l'honneur de Mlle Kath-
line Jennings et Cora Parrish.
Parmi les personnes présentes,
Mlle Helen Rainey, Louise Stan-
ter, Hilda von Mysenburg, Ver-
dine Stanton Janet Ford, M. et Mme
Bathone De Buys, M. M. Générés
Dufour, William Stauffer, Charles
Thorn, James De Buys, Irving
Lyons, Harry Forsythe.

Mlle Marie Brazzale est partie
pour Natchitoches mardi.

Une réunion musicale organisée
par M. et Mme J. D. Lytelle aura lieu
chez M. et Mme J. D. Hayward le
19 mars.

M. et Mme Ben Oxnard et leurs
enfants sont de retour d'un séjour à
la campagne.

Mme Charles Todd Carter passe
quelques temps chez Mme Ashton
Phelps.

M. et Mme Locke S. Breaux par-
tiront à la fin de la semaine pour
Panama où ils passeront environ
deux semaines.

Mlle Aline Prochaska passe quel-
ques temps à Claiborne Cottage.

Mme John May a donné mardi
après-midi une partie de
"bridge" à laquelle ont pris part
Mmes Henry Beer, Robert Perkins,
William O'Donnell, Gilbert Green,
Pearl Wight, W. P. Burke, Walter
Harvey, Carl Andrews, Miles Y.
Woodward, Jr., Zella Logan, Clé-
mence Williams. Les prix ont été
gagnés par Mlle de Vignier. Mme
Gilbert Green et Mme Carl An-
drews.

M. et Mme E. E. Richardson don-
neront un dîner, jeudi, en l'honneur
de Mlle Bierre, de la Virginie.

M. Jack Peter est parti dimanche
pour Louisville, Ky.

Mlle Ruth Bush a reçu vendredi
les membres du Friday Bridge
Club.

Mlle George et Gena Solari sont
reparties pour New York la semaine
dernière.

On annonce les fiançailles de Mlle
Midred Norton avec M. George Ab-
bott Waterman de Pensacola, Fla.
Le mariage sera célébré le 22 avril.

Mlle Kate Minor partira pour
l'Europe le mois prochain.

Très joli lunch jeudi après-midi
chez Mme Nina Buck en l'honneur
de Mme Arthur Limerick de Balti-
more. Les convives comprenaient
Mmes Allen Tupper, M. Farrier,
Milles Katie Montgomery, Cora
Buck, M. Sheppard, Caro Chaffe,
Zella Logan et Laura Jones.

Mlle Virginie Dupré et Mlle
Yvonne et Germaine Loeliger sont
de retour d'un voyage à Panama.

Mme T. H. McCarthy a donné
jeudi un lunch suivi d'une partie de
"bridge". La table était admir-
ablement décorée de pois de senteur,
de roses France et de noeuds de ru-
ban. Parmi les personnes pré-
sentes : Mmes W. C. Claiborne,
Randall Dugue, Edward Lytelle,
Henry B. Goidsmith, Henry B.
Glover, Foster De Buys, Alex Black,
Mlle Amelia Pasteur.

Mlle Hattie Waters est partie
hier pour New York d'où elle s'em-
barquera pour l'Europe.

Le mariage de Mlle Ella Bentley
avec M. Carl G. Arthur de San-
Francisco sera célébré vendredi
des mariés à la résidence des pa-
rents de la mariée, M. et Mme L. E.
Bentley, rue Pitt.

Mme John Herbert Claiborne et
son fils qui ont été pendant quel-
ques semaines les hôtes de M. et
Mme W. C. C. Claiborne ont regar-
né leur demeure à New York ces
jours derniers.

Mlle Margot Lelong est partie
pour Chicago d'où elle se rendra en
Virginie pour y passer l'été.

Mercredi après-midi, le lieutenant
et Mme J. B. Claiborne offrent, à
bord du navire des E.-U., Marietta,
un lunch très élégant auquel as-
sistaient entre autres le lieutenant et
Mlle Lessmore, Mme Thomas J.
Woodward, Jr., Mme C. J. Hill, Mlle
Mary Cleveland, le Dr Reeves, les
enseignes Wilson, Bogart et Barker.

Mme Bernard Zeeman qui a passé
l'hiver chez ses sœurs les demoi-
selles Viener y a bientôt reparti
pour la Hollande.

Mme John Heyn donnera une par-
tie de bridge mercredi prochain.

Mme W. P. Richardson et Mlle
Marguerite Richardson passent
quelques temps à Covington, La.

Mme John W. Phillips a donné un
mardi après-midi pour Mlle
Bateson de New York.

M. et Mme Blanc Monroe sont de
retour de leur voyage de noces et
ont pris possession de leur résidence
de l'avenue Louisiane.

La classe de "Current Events" de
Mme Oscar Nixon a eu lieu chez
Mme Lucien Lyons mercredi.

En l'honneur de Mme Emile Bayle
de Deaver, Mme J. Laurans a don-
né mardi après-midi un lunch et un
dîner auquel assistaient entre au-
tres Mmes Jules Aldred, P. E. M.
chirard, M. Provosty, Rees, Albert
Rouquet, Joseph Bayle Miles Lulu
Hall, Céline et Louise Chalaron.

Le Thursday Club s'est réuni
chez Mme Walter Flower jeudi.

Des invitations sont reçues ici de
Mme Frances Norman Ehrlich pour
le mariage de sa fille, Mlle Emma
Louise Ehrlich, avec M. John Henry
Menze, Jr., mercredi, le 25 mars à
l'Eglise Méthodiste de rue Washing-
ton, à Columbia, C du S.

**Bon-Bons,
Chocolats**

ET CANDIS FRAIS TOUS LES JOURS.

Le Premier Magasin de Candis à la
Nouvelle-Orléans.

Finest & Finest

—833 Rue du Canal.

Phones Main—121.
Main. 2146-L.

8 jrs—122

NOTES ET SOUVENIRS

M. Fayard, le doyen des hommes
politiques en France, qui s'est éteint
récemment, était né cinquante ans
avant la mort de Napoléon. Cette
existence, pendant laquelle étaient
succédés tant de régimes et tant
d'événements, fait penser à celle
d'un autre vieillard, qui mourut
presque centenaire, l'auteur drama-
tique Dupin. M. Ludovic Halévy
aimait à l'interroger et a noté spiri-
tuellement ses conversations avec
lui.

Impressions d'un Centenaire.

«Le père Dupin n'avait pas
gardé de l'empereur une bien fa-
vorable impression. Comme, un
jour, je lui disais :
—Mais vous avez vu Napoléon
plus et mieux que nous n'avons
vu Louis Philippe.
—Si j'ai vu Napoléon... Plus
de cent fois.
—Et c'était bien, n'est-ce pas ?
—C'était un petit gros qui avait l'air com-
mun.
Il m'a fait souvent, dans les
mêmes termes, cette même ré-
ponse ; c'était évidemment la
dernière impression qu'il avait
gardée de l'empereur. Peut-être,
du haut de ce même perron des
Variétés, attendant l'heure de la
répétition d'un de ses deux cents
vaudevilles, Dupin avait-il vu
passer, sur le boulevard, pendant
les Cent-Jours, l'empereur, épais-
si, alourdi, assombri... Cette
dernière impression avait subsi-
sté, emportant, effaçant toutes
les autres. D'ailleurs Napoléon
n'avait que le grand air, Talma
la tragédie... Il avait peu de
goût pour le vaudeville et les
chansons. Dupin, à cause de
cela, lui en voulait un peu.

Cependant, après 1830, l'em-
pereur redevenait populaire et fut
chanté par le père Dupin. Il y a
quelques années, sur les quais,
j'étais déniché, dans une case de
bouquiniste, un à-propos intitulé
"Napoléon à Berlin ou la de-
dangote gnoise" (deux titres ton-
nants) représenté au Variétés le
15 octobre 1830. Autants : Da-
mersan et Dupin. Vers quatre
heures, le père Dupin arriva chez
Maillat (il y vient tous les
jours).

—J'ai trouvé une pièce de
vous, lui dis-je.
—Quelle pièce ?
—Napoléon à Berlin ou la
Redingote gnoise.
—Napoléon à Berlin... ? Je
n'ai jamais fait cette pièce-là.
—Elle est de vous pourtant.
—Mais non...
—Mais si... Et la pièce a été
jouée aux Variétés en 1830.
Je lui montre alors, sur la con-
verture de la brochure, son nom
faisant suite au nom de Damer-
san.

—Ah ! me dit-il, c'est vrai...
Et attendez... Il y a là de-
dans un couplet qui est de moi.
Il était dit par Libérie et bisé
tous les soirs... Je me le rap-
pelle.

Et il se mit à nous chanter sur
le motif de l'air de Figaro, dans
le "Barbier".
Vive à jamais ce fils de la victoire,
Nous le suivons en chantant, à la
Ah ! le grand homme, quel général !
Quel général que le petit caporal !

Il avait oublié le titre de la
pièce, mais il se souvenait de ce
couplet qui était de lui !
Nous l'avions emmené, un jour,
dîner au pavillon Henri IV, nous
sans peine ; c'était aller à la cam-
pagne, et il avait, tout d'abord,
fait une énergie réstianteur. Il
vient cependant, et, en arrivant
sur la terrasse, s'arrête, regarde
le point de vue et nous dit :

—Attendez, pour venir ici, il
fallait traverser une affreuse fo-
rêt... une forêt déserte... O'É-
tait très dangereux... Elle
était là... tenez... cette fo-
rêt !

—Et il nous montrait les bois,
les villas et le champ de cou-
rees du Vésinet.

Je le rencontrai, un jour, place
Clichy, à quatre heures de l'a-
près-midi... C'est un des en-
droits les plus populeux et les
plus animés de Paris.

—C'est moi, me dit Dupin, que
j'ai tué mon premier lièvre !
—Lui, votre premier lièvre !
—Oui, j'avais dix-huit ans, ou
environ, quand la chasse aux l'Em-
pereur.

Et celui qui tua son premier
lièvre, place Clichy, en 1805, me
chantait tout à l'heure, un ron-
deau sous le péristyle des Varié-
tés.

LUDOVIC HALÉVY.

Un acte authentique.

A propos du sixantième anni-
versaire du 24 février 1848.

Sait-on ce qu'on trouve actuel-
lement l'acte authentique d'abdic-
tion du Roi Louis-Philippe ?
Ce document fut arraché des
mains du général Lamoricière, à
qui le Roi l'avait confié, par un
nommé Lagrange, qui était à ce
moment le véritable chef de la ré-
volution.

Lagrange conserva ce docu-
ment et le remit, à sa mort, à un
pasteur de l'Eglise réformée de
Paris, M. Martin Peschoud, avec
prière de le faire parvenir, après
sa mort, aux princes d'Orléans.

M. Martin Peschoud fit presen-
ter le Comte de Paris, qui ré-

pondit que ni lui, ni les siens,
n'entendaient réclamer cette pié-
ce, estimant qu'elle appartenait à
l'Etat. Le possesseur du document
royal le confia alors à M. Jules
Simon, qui le fit parvenir, le 25
septembre 1872, à M. Maury, di-
recteur des Archives.

L'acte d'abdication est placé
dans l'armoire de fer qui fut exé-
cutée en 1791 pour recevoir
l'exemplaire de la Constitution
et les papiers les plus précieux de
l'Assemblée. La formule, écrite
d'une plume ferme, est tracée sur
une feuille double de papier ver-
gé format scolaire, et dont le fi-
ligrane est un lion couronné
avec cette légende : "Pro patria
liberabere." Voici le texte de ce
document :

J'abdique la couronne que la
voix nationale m'avait appelé à
porter, en faveur de mon petit-fils
le Comte de Paris.

Puisse-t-il réussir dans la gran-
de tâche qui lui échoit aujour-
d'hui !

LOUIS PHILIPPE.
24 février 1848.

Cette feuille est souillée par les
doigts noirs de poudre qui la tou-
chèrent, mais non, comme on l'a
dit souvent, trouée par une bles-
sure que l'aurait fixée au bout
d'un fusil.

**Don Carlos, tireur, et Guillaume II,
chasseur.**

Par une de ces ironies cruelles
qui ne se trouvent que dans la
vie, le roi Don Carlos, qui était un
tireur émérite, est tombé sous des
balles d'assassins.

Son habileté était devenue qu'on
provenable, tant à la chasse qu'à
tir à la cible.

Une chasse, le souverain tua
un couple de loups avec une
seule balle, à une distance de 90
mètres.

Pendant une visite à Paris, et
bien qu'il n'avait tiré, le gagna
une médaille en tir en touchant
un lapin en pleine course avec
deux balles qui, toutes, attei-
gnirent le but, et en renversant
seize poupees, à une distance de
45 mètres, avec un revolver.

Le jour suivant, le roi revint,
tira un commandement sur un
mannequin, à une distance de 25
mètres, et fit 33 points sur le
maximum de 36 points. Puis,
prenant un fusil, il visa une cible
moyenne distante de 15 mètres
et toucha le but douze fois dans
le troisième cercle, et il fit sur ce
chiffre cinq fois mouche.

L'empereur d'Allemagne, qui
est un des meilleurs "foibles" de
son pays et de l'Europe entière,
a tué, dans le courant de l'année
dernière 400 canards, 500 che-
vreteils, 150 sangliers, 3,000 per-
dreaux, 1,000 faisans, 3,000 cail-
les, 500 canards sauvages et au-
tant de lièvres.

Ge gibier a été vendu sur les
marchés des grandes villes, où il
a toujours atteint des prix éle-
vés, grâce à l'étiquette "Tué par
Sa Majesté l'Empereur".

CUISINE.**Côtelettes de Homard ou de
Langouste.**

Décortiquer les chairs du crus-
tacé et les tailler en petit saumon.
Ajouter un volume égal de cham-
pignons et de truffes coupés aussi
en petits dés.

Faire chauffer ce ragout à la
bouche du four. Le lier de 3 ou 4
décilitres de sauce allemande, faire
réduire 5 minutes en plein feu et
l'étaler sur un plat.

Lorsque le mélange est refroidi,
le diviser en petites boules que
l'on trempera dans la farine d'ar-
bord et que l'on panera à l'anglai-
se ensuite. Saupoudrer ces boules
en forme de petites côtelettes et
les faire colorer au beurre frais.

Servir en même temps de la
sauce tomate.

Consommé Gauloise.
Garnir le consommé de crétes
de coq cuites au blanc et détaillées
en julienne, de rognons de
coq épochés et coupés en lames
très minces.

Nota—On ajoute à tous ces con-
sommés une pichée de cerfeuil.

**Consommé à la Neige de
Florence.**

Préparer 2 litres de consommé
suivant la méthode ordinaire. Ser-
vir en même temps une assiette
garnie de neige de Florence (sor-
te de pâte à potage d'une grande
délicatesse. Elle ressemble à des
copenhax très minces de pain azyme.
Les convives mélangent eux-
mêmes ces pâtes à leur potage).

MENU.

DINER
Potage Fermière.
Sole à l'Italienne.
Contre-filet aux pommes château.
Croquettes de volaille.
Pintade rôtie.
Sauté au Kirsch.
Desserts.

DÉJEUNER
Jambon d'œuvre.
Barquettes d'huîtres à la Diabre.
Carré d'agneau Niçois.
Poulet sauté fines herbes.
Petits pois au beurre.
Madelines.
Desserts.

**Général MICHEL LELONG,**

De l'Armée Française.

Nous publions, en même temps
que la note sur le général Lelong,
une des plus intéressantes
personnalités militaires dont l'ho-
neur au jourd'hui la France, les
flatteurs, paroles qui lui furent
adressées, il y a peu de temps par
des compagnons d'armes, à l'oc-
casion de son passage du service
actif au Cadre de réserve.

Le général Lelong a les plus
beaux états de service qu'un sol-
dat puisse désire ; et sa très grande
ferté est de devoir ses galons et
ses épaulettes à son mérit.

Le général Lelong n'a pas eu,
comme tant d'autres, une mon-
tagne de titres, si elle est glorieuse ;
chacune de ses promotions fut
motivée par une action d'éclat sur
les champs de bataille ou par son
exemplaire conduite dans les
camp.

Il est aisé de deviner l'univer-
selle estime en laquelle est tenu
ce soldat qui fut, tout en restant
le disciplinaire rigide, inflexible,
par sa correction parfaite en tout
burnier son nom dans le cœur
de ceux qui servaient avec lui
sous les drapeaux. Trop modeste,
le général Lelong ne permit
jamais aux très
beaux côtés qui sont en sa nature
émouvement française de se ré-
véler avec tapage ; seul le soldat
qui sa vocation avait appelé dans
les rangs de l'armée, dont le pas-
sage y devait laisser un exemple,
une lumineuse trace, servit la
France, et c'est ce devoir accom-
pli si pleinement qui fera l'orgueil
de ses vieux soldats, qui lui vaudra
ses plus pures joies.

Le général Lelong est le frère
de Mme D. A. Châtaux et de
M. M. Alphonse et Antonin Le-
long, deux hommes qui entouré
de la considération générale, deux
hommes aimés.

Les sentiments d'amitié et de ca-
maraderie qui nous unissent depuis
à 39 ans, la reconnaissance que je
dois à mon ancien Général de Division
et la confiance que mes prédéces-
seurs avaient et que j'ai dans le
doyen des généraux du 6^e Corps me
font un devoir de venir, aujourd'hui,
joindre le témoignage de mes
profonds regrets que me cause votre
passage au cadre de réserve à celui
si plein de respect et de gratitude,
que le général Toussaint, au nom
des officiers de la 4^e Division et
de la Brigade de cavalerie, vient de
vous adresser.

Il y a 4 ans, mon Général, avec
votre regard courtois, vous m'avez
partout l'affection de ceux qui ont
servi sous vos ordres, vous m'avez
rappelé ici même, sur le quai de la
gare, en arrivant pour prendre le
commandement de votre Division,
les liens anciens formés entre nous.
D'abord, à Rennes, en 1899, où vous
fûtes notre instructeur d'équipation
et où vous fûtes alors passer dans
nos cours de 20 ans, comme hier en
cours dans l'âme des troupes de votre
belle Division, la vigueur et l'énergie
qui furent les qualités domi-
nantes de votre tempérament de
soldat. Puis, pendant la guerre
de 1870, où le 17^e Bataillon de
Chasseurs et le 6^e d'Artillerie
étaient, par le mélange de leur
sang, par leur union intime sur le
champ de bataille, dans nos mar-
ches et contre-marches, dans nos bi-
vouacs, sur nos terres détrempées
de l'Alsace, de la Lorraine et de la
Champagne, les liens d'amitié noués
pendant 3 ans en Bretagne, et que
le mois de séparation n'avaient
pas amoindris. Aussi, quels prodiges
de dévouement sur le plateau de
l'Algérie, où nos chasseurs, sou-
s-tiens de votre artillerie, vous rati-
fient en mentions, devenant
servants en remplaçant, sous le feu
formidable de nos batteries, vous
trouvant contre 10 des nôtres, vos
braves artilleurs mis hors de combat,
vous nous aidèrent à ramener à bras
nos canons sous les murs de Sedan,
d'où vous repartez, mon Général,
sur votre propre initiative, du côté
où l'on sonnait la charge pour ap-
puyer sur Sedan, la poignée de vos
vieux qui, faisant comme vous, cher-
chaient à rompre le cercle de fer et
de feu qui nous entourait. Vous
lutiez en désespéré jusqu'au bout,
jusqu'à la dernière gargouise, cerné
de toutes parts par le flot de la masse
envahissante. C'est ainsi que,
pris en otage sur le champ de bataille,
vous évitâtes la honte de la capti-
vité qui nous fut imposée.

M. le général Toussaint s'exprime
ainsi :

— Au Général Lelong,
Mon Général, je suis le fidèle in-
terprète de tous les officiers de vos
régiments, de vos bataillons de
chasseurs, de tous nos camarades de
l'artillerie, et de la brigade de cavalerie
et de divers services en vos
expriment notre profond regret de
votre départ.

Jusqu'au dernier moment, vous
nous avez donné l'exemple des plus
hautes vertus militaires, de l'énergie
dans l'accomplissement du de-
voir, d'un travail incessant et vous
avez le droit d'être fier de l'œuvre
accomplie.

Nous n'oublierons jamais les en-
seignements du chef si aimé et si
respecté dans la droiture, la justice
et la bienveillance facilitant notre
travail journalier et qui nous gui-
dait si remarquablement dans la
préparation à la haute mission que
la Patrie a confiée à notre honneur.

Jusqu'à la dernière heure de votre
belle carrière vous nous avez fait
vibrer à l'unisson de nobles senti-
ments, et vous aurez entrepris le
feu sacré que vous avez soufflé à
votre division avec l'ardeur et la
vérité d'un cœur de 20 ans—le feu
sacré ne s'éteindra pas.

Nous conserverons aussi comme
vous, mon Général, et avec la der-
nière énergie, le culte de la Patrie,
inséparable de l'honneur de la Patrie.
Mes camarades, je porte un toast
à notre Général en chef, à notre
Général de division dont nous gar-
derons le précieux souvenir et aussi
à Madame Lelong dont la bonté et
l'affabilité si appréciées de nous
tous doublement encore les regrets
que nous éprouvons d'une pénible
séparation.

M. Phasmann prononce ensuite
les paroles suivantes :

Messieurs,
Je remercie M. le général Renaud
et M. les Officiers de la garnison
de St-Mihiel de l'honneur qu'ils
m'ont fait en m'invitant à la récep-
tion offerte à M. le général Lelong.